

Les Généalogies : Mattieu, 1, 1-17 ; Luc 3, 23-38

Les évangélistes n'inventent pas la pratique des généalogies ; celles-ci sont fréquentes dans la Premier Testament. Dans la Genèse particulièrement, on en trouve 2 pour la descendance d'Adam, puis une pour Sem, 4 pour Abraham, ensuite, Ismaël, Jacob, Esaü, Juda...on en trouve aussi dans les Chroniques ou le livre d'Esdras...

Différences entre les deux généalogies :

- Leur emplacement :

Chez Mt, la généalogie ouvre l'Évangile. Avant même l'annonce de la venue de Jésus est affirmée sa filiation abrahamique et davidique. Cela rejoint le thème majeur de l'évangile de Mt : l'accomplissement des Écritures, ce en quoi le Christ accomplit l'alliance avec Abraham, renouvelée avec David.

Luc au contraire place sa généalogie non pas dans les 2 ch. de l'évangile de l'enfance, mais au ch.3, juste après le baptême de Jésus par Jean. En cela, il ne la rattache pas à la naissance, mais à la mission.

- Leurs modalités :

La généalogie de Mt est descendante : on part de l'ancêtre le plus lointain : Abraham pour arriver à Jésus.

Celle de Luc est ascendante : on part de Jésus pour remonter à Abraham, puis à Adam !

La généalogie de Mt est purement israélite : Jésus est membre du peuple juif, puisqu'il descend d'Abraham, et fait partie de la lignée royale de David. Il accomplit l'alliance de Gn, 17, et la promesse faite à David en 2 S, 7, 5-17

Celle de Luc est universaliste : elle concerne toute l'humanité puisqu'elle remonte à Adam. Elle fait ainsi du Christ un nouvel Adam, inaugurant une humanité nouvelle. Luc rejoint ici la théologie de Paul (cf. Rm, ch. 5)

- Les générations :

La généalogie de Mt cite 3 séries de 14 générations : d'Abraham à David ; De David à l'exil à Babylone ; de l'exil à Jésus. L'exil est présenté comme un pivot essentiel de l'histoire d'Israël. Après 42 générations (6x7), Jésus inaugure un 7^{ème} âge : les temps nouveaux ceux de l'accomplissement, la plénitude des temps. On remarque bien sûr l'importance du chiffre 7 qui sert de fondement à l'ensemble (14=2x7), et qui est le chiffre parfait. Pour arriver à cette symbolique, Mt omet deux des rois d'Israël. Il donne deux fois le même nom : Jéchonias (avant et après Babylone). Mais il s'agit de deux personnages différents correspondant sans doute à Joachim et Joiakin. .

Luc reprend la même symbolique du chiffre 7, avec des générations plus nombreuses : il compte 42 générations de Jésus à David, alors qu'il y en avait 42 chez Mt jusqu'à Abraham. Ensuite il en compte comme Mt 14 de David à Abraham, et 21 (3x7) d'Abraham à Adam.

On peut ajouter que 14 correspond pour les juifs au chiffre de David. En hébreu en effet les chiffres sont représentés par les lettres. D=4 V=6 donc puisque l'hébreu ne note que les consonnes $4+6+4 = 14$.

D'Abraham à David, les deux listes sont proches. Elles sont inspirées par la Genèse, puis pour l'époque royale par le livre des Chroniques.

Certaines différences entre les deux listes peuvent s'expliquer parce 3 types de filiation se pratiquent en Israël : la filiation biologique, celle par adoption ou celle selon la loi du lévirat (le frère d'un homme mort sans descendance doit épouser la veuve pour donner un fils à son frère mort, qui sera alors considéré comme le père).

Particularités de Matthieu

La dimension universelle, très présente chez Luc, n'est pas absente chez Mt mais elle est donnée par les femmes. En effet alors que Luc ne cite aucun nom féminin, et que la filiation n'est assurée que par les hommes, Mt cite quatre femmes qui sont toutes d'origine étrangère, donc non israélite. Et cette liste est pour le moins surprenante : il s'agit de Tamar une cananéenne, de Rahab, cananéenne également, de Ruth une Moabite, et de Bethsabée, une Hittite. Leur histoire est étonnante : Tamar (Gn 38) est la belle-fille de Juda. Elle est mariée successivement aux deux fils aînés de celui-ci, qui, ayant déplu à Dieu, meurent sans descendance. Juda ne veut pas lui donner son 3^{ème} fils, de peur qu'il meure à son tour. Il la renvoie donc chez son père sous prétexte que son fils en est encore trop jeune. Mais il ne remplit pas sa promesse. Sachant qu'il passait dans son pays, Tamar se déguise en prostituée et séduit Juda, en lui demandant en retour de lui donner deux objets lui appartenant. Apprenant ensuite que sa belle-fille est enceinte, Juda veut la condamner à mort mais à l'aide des objets, elle se fait reconnaître et Juda est obligé de reconnaître sa propre injustice. De cette union naissent deux jumeaux : Perç et Pharès, celui-ci étant le père de Booz.

Rahab elle apparaît en Jos. 2 : c'est la prostituée de Jéricho qui sauve la vie aux espions de Josué et dont la famille sera préservée lors de la prise de la ville. Elle se rallie ensuite aux hébreux. Elle épouse Salmon et lui donnera un fils : Booz.

Ruth est une Moabite, belle-fille de Noémie, à qui elle reste fidèle après la mort de son mari. Il faut lire le très beau livre de Ruth ! C'est une belle figure de femme. Elle est envoyée par Noémie glaner dans les champs de Booz, dont Noémie est parente, et elle l'épousera ensuite. Hugo a écrit sur Booz et Ruth, dans la Légende des siècles un poème admirable que Péguy a commenté (dans *Victor Marie, comte Hugo*) en montrant que Hugo, qui n'est pas chrétien, a remarquablement compris l'incarnation comme une histoire arrivée à la terre, et

pas seulement comme « arrivée au ciel », qui descend sur terre. Vous trouverez ci-joint ce beau texte, dans lequel Hugo prête à Booz un songe qui est une première annonce...

Enfin la dernière femme citée est « la femme d'Uri » (son prénom n'est pas cité) qui aura une relation adultère avec David qui s'arrange pour qu'Uri soit tué à la guerre. De son union avec Bethsabée naîtra un premier fils qui meurt très jeune, et ensuite Salomon.

On peut remarquer que « les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes » et qu'Il se sert même de situations moralement discutables pour réaliser son dessein de salut de l'humanité...

Le plus important : la rupture que représente la virginité de Marie

Les deux textes, quoique de façon différente, marquent nettement une rupture de la filiation biologique. Sans la citer explicitement, car elle fait l'objet d'un autre développement, la virginité de Marie interrompt la succession masculine des générations.

Mt formule ainsi cette rupture : *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus* et Luc commence ainsi sa généalogie ascendante : *Jésus lors de ses débuts avait environ trente ans, et il était à ce qu'on croyait fils de Joseph.*

Chez Mt on passe du verbe engendrer employé tout le long de la généalogie au passé simple actif (l'aoriste en grec) : *engendra* au même verbe mais au passif (ce que ne rend pas la traduction « naquit ») « fut engendré ». Or nous savons que le passif sert en hébreu, et à sa suite en grec, pour dire l'action de Dieu.

Chez Luc la généalogie commence par souligner que la paternité de Joseph n'est qu'un « on dit », une rumeur qui ne correspond pas à la réalité. Mais comme ce texte vient après celui de l'Annonciation, Luc n'a pas à reformuler l'affirmation de la virginité. Par contre, on peut remarquer que le verbe « engendrer » apparaît dans le texte de Luc juste avant la généalogie, à la fin du récit du baptême de Jésus : « Tu es mon fils ; moi, aujourd'hui je t'ai engendré ». Le verbe est ici non pas au passé simple (aoriste grec) mais à un temps appelé le parfait c'est à dire l'accompli. Il ne s'agit pas d'un acte ponctuel situé dans le temps mais d'un accomplissement « de toute éternité ». Aujourd'hui désigne ce présent éternel qui se manifeste maintenant lors du début de la mission. Le mot fils va être repris ensuite pour commencer la généalogie mais pour en même temps refuser l'attribution de la paternité à Joseph.

Ainsi par deux méthodes différentes, Matthieu et Luc n'attribuent à Joseph qu'une paternité d'adoption. Il faut noter que dans la mentalité juive, la virginité n'est absolument pas magnifiée ; elle serait plutôt un manque, une disgrâce. La femme est considérée comme faite pour le mariage et la maternité. La stérilité est pour elle un malheur et même une malédiction. La virginité de Marie était certainement pour les évangélistes une difficulté et non une manière d'enjoliver leur récit.

Que signifie alors cette rupture, d'autant plus étonnante que les deux auteurs se soumettent à la tradition de la généalogie ? Elle dit l'interruption de la filiation naturelle par le surgissement du surnaturel. Elle fonde un nouvel ordre social fondé sur un choix libre dicté par l'amour. La société qui naîtra de la résurrection du Christ (l'Eglise) verra naître de nouveaux frères et sœurs du Christ, lui-même né hors filiation biologique du côté paternel et d'une intervention divine, spirituelle, du côté maternel.

Cette rupture permet sur le plan anthropologique de faire cesser la violence engendrée par les rivalités de sang, à l'origine de nombreux mythes antiques (les Atrides, ou le cycle d'Œdipe). Elle interrompt aussi la transmission des « tares » physiques ou psychiques, ou des « secrets de famille » souvent si lourds à porter par les descendants. Une humanité nouvelle, sauvée des pesanteurs du passé ancestral, peut advenir, fondée sur le choix libre opéré par amour. Plusieurs passages des évangiles laissent apparaître cette relativisation des liens familiaux biologiques : pensons à Mt 12,46 ; Mc3, 31 et Luc 8,21, lorsque la mère et les frères de Jésus veulent le voir « ma mère et mes frères ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » ou encore en Luc 12,27 où Jésus répond à une femme qui proclame « heureuses les entrailles qui t'ont porté... » : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent ». Mais surtout pensons aux paroles de Jésus en croix à Marie et Jean : « Femme, voici ton fils » et au disciple : « voici ta mère » (Jn19, 26-27). Enfin rappelons-nous ce passage du prologue de ce même évangile de Jean en 1, 12-13, « à tous ceux qui l'ont accueilli il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu...eux qui ne furent engendrés ni du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. »

Dans la généalogie de Luc, au début et à la fin, deux sont nés sans père humain : Jésus né de la Vierge et Adam, né de Dieu, né de la terre vierge !

Michel Serres dans deux textes, l'un prononcé dans une conférence de Carême à Notre-Dame de Paris en 2006, l'autre dans la revue Etudes a réfléchi à ce que représente la Sainte Famille : j'en cite certains passages :

« Dans la Sainte Famille, celle de la crèche de Noël, s'effacent, en partie, les deux premiers liens : ceux de la vie naturelle et de la loi civile, jusqu'à s'adoucir. Voici Joseph, père adoptif ; voici Jésus, fils adoptif ; voilà enfin Marie, dont la virginité douce, au-delà de la parturition dure, naturelle, charnelle, incarnée, renouvelle la généalogie de nature et de sang ».

« Lui-même sans fils ni fille, Jésus-Christ s'écarte de la généalogie de sang et de nature ; mourant comme un hors-la-loi, il se désengage des lois politiques et civiles ; il vient même de dire, au prétoire : mon royaume n'est pas de ce monde ». [...]

« Or, cette dernière parole, adressée à Marie et à Jean, dit la Bonne Nouvelle. Laquelle ? Voici : à compter de cette annonce, il y aura filiation ou parenté si et seulement si le père et la mère adoptent le fils ou la fille, si la fille et le fils adoptent père et mère, c'est-à-dire s'ils se choisissent les uns les autres par amour et dilection. À partir de la naissance de Jésus comme

fils adoptif, à partir de sa mort où il désigne un fils adoptif et une mère adoptive, vierge, une seconde fois, de cette nouvelle maternité, l'humanité, transcendant les liens de sang et ceux de la loi, faisant bifurquer du même coup les généalogies antiques, descendra moins de la nature ou des lois que de sa propre volonté, que de sa propre liberté, de son choix et de l'amour. »

L'Eglise donc, depuis l'Évangile selon St Luc, pose comme modèle de la famille, une structure élémentaire fondée sur l'adoption : il ne s'agit plus d'enfanter mais de se choisir. A tel point que nous ne sommes parents, vous ne serez jamais parents, père et mère, que si vous dites à votre enfant : « je t'ai choisi », « je t'adopte car je t'aime », « c'est toi que j'ai voulu ». Et réciproquement : l'enfant choisit ses parents parce qu'il les aime ».

Les Annonciations.

Dans l'ensemble constitué par les deux évangiles de l'enfance, elles sont au nombre de trois : celle à Zacharie, celle à Marie (chez Luc) et celle à Joseph chez Matthieu. Avant de les étudier, disons que ce thème de l'annonce correspond à un genre littéraire bien attesté dans le Premier Testament. Ces récits présentent une structure commune que reprennent les évangélistes. On peut citer par exemple en Gn 16,7-15 l'annonce de la naissance d'Ismaël, puis celle d'Isaac en Gn, 18,1-16 (l'épisode bien connu des Chênes de Mambré) ; celle de Samson (Jg, 13), de Samuel (1S, 1), de Salomon (2S, 7,12)...Le récit le plus intéressant est peut-être ce lui qui concerne Samson (lecture de Jg,13)

Le schéma de ces récits comporte les éléments suivants :

- une salutation, invitation à la joie
- la promesse d'assistance divine
- rassurer l'interlocuteur apeuré
- l'objet du message
- le don d'un nom
- question sur le mode de réalisation
- réponse et signe donné
- acceptation

La plupart du temps, l'annonce concerne un couple stérile qui obtient l'enfant désiré, ou encore l'annonce de la venue d'un héros désiré par le peuple. C'est Dieu qui donne.

Booz endormi

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
- Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'oeil du vieillard on voit de la lumière.

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était mouillée encore et molle du déluge.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
" Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

" Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,

Elle à demi vivante et moi mort à demi.

" Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

Mais vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un boeuf ayant soif penche son front vers l'eau. "

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'oeil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.